

route égayée de figures connues. Dieu, que cela paraît un rêve!... En cet évanouissement de leurs horizons familiers, une cérémonie religieuse leur rapporte un peu du passé auquel ils songent toujours. Elle offre, dans l'exil où est jeté leur esprit, un lieu de rendez-vous à leurs souvenirs. Sa mise en scène remet sous leurs yeux des images évocatrices de toutes les chères images absentes. Ses prières font vibrer dans leurs âmes les cordes qui se sont tues et dont ils ont besoin d'entendre encore le chant. Aux cierges de l'autel se rallume la flamme d'idéal qui éclaire d'une pensée de foi la morne corvée, devenue, avec le temps, sans grandeur, sans gloire, et qui ne veut pas finir.

L'aumônier promet à ces braves sa visite pour le lendemain. Au grand trot de leurs grandes montures, la bonne nouvelle revient vers les camarades, heureux comme les chrétiens des pays païens auxquels est annoncée l'arrivée du missionnaire.

Une chapelle de campagne se prépare pour cette fête. Des bras solides s'y emploient: à proximité des Allemands, il est prudent que le bon Dieu lui-même soit mis à l'abri. Son sanctuaire, ce sera une sorte de cave à bombardement. On lui creuse une tranchée assez profonde pour que le célébrant y disparaisse presque en entier. Sur le parapet qui fait face aux lignes ennemies, des gabions rembourrés de cailloux rehaussent le rempart protecteur. Des branchages le recouvrent, atténuant de leur grâce automnale la sévérité de cet appareil de guerre. La douceur d'une grande croix de bois, taillée dans une poutre neuve, encore toute blanche, couronnera le bastion sacré. Tout est aussi primitif et suggestif dans l'ornementation intérieure. L'autel, c'est une planche posée sur deux caisses de munitions que dissimule à moitié une couverture de campement. Le retable, c'est une toile de tente tirée aux angles entre quatre cordes rapiécée et relavée avec soin comme un linge d'église. Le porte-missel est façonné au couteau